

**Compte rendu, festival.
Sanxay. Théâtre gallo-romain,
le 10 août 2015. Giacomo
Puccini : Turandot. Anna
Shafajinskaia, Rudy Park,
Tatiana Lisnic. Eric Hull,
direction musicale. Agostino
Taboga, mise en scène.**

*Pour ce cru 2015, les Soirées Lyriques de Sanxay se sont
attaquées pour la première fois à l'ultime chef d'œuvre de
Puccini. En ce soir de première, le théâtre bruisse des ombres
qui occupent encore les lieux et qui chuchotent que la soirée
sera à la mesure de la majesté de l'endroit. Après une
surprenante introduction théâtrale, vrai-faux sketch politique
aussi hilarant qu'inattendu, le soleil a enfin disparu, la
nuit s'avance et la magie de la soirée peut commencer à faire
son œuvre.*

Turandot ou... Calaf ?



La mise en scène imaginée par **Agostino Taboga** se révèle aussi simple et dépouillée que merveilleusement évocatrice, relevée par de somptueux costumes. Les mouvements de foule, si importants dans ce conte paradoxalement intime et pudique, sont réglés avec maestria, et on se souviendra longtemps de ces deux danseurs illustrant la célèbre scène des Enigmes, le double de Calaf terrassant par trois fois celui de Turandot. Réunir aujourd'hui une distribution solide pour servir cette œuvre relève de la gageur, mais le directeur du festival possède autant un carnet d'adresse foisonnant qu'une oreille affûtée, ce qui nous vaut de bien beaux moments. Après l'imposant mandarin de **Nika Guliashvili**, on apprécie sans réserve un excellent trio de ministres composé du baryton **Armen Karapetyan** et des deux ténors **Xin Wang** et **Carlos Natale**. Seul l'Altoum de **Ronan Nédelec** manque d'autorité.

Très convainquant dans le rôle de Timur, **Wojtek Smilek** fait admirer son beau timbre de basse, qu'on aimerait cependant parfois un rien plus mordant.

Inoubliable Liù, **Tatiana Lisnic** nous rappelle qu'elle fait partie des meilleures chanteuses de notre époque. Chaque note sonne librement, colorant un timbre d'une eau toujours aussi belle, et la musicienne s'avère bouleversante, osant des piani suspendus qui déchirent le cœur. Rarement l'amour de cette petite esclave pour Calaf aura été aussi palpable. En outre, Dame Nature s'improvise à son tour metteuse en scène : à l'issue de la mort de la jeune femme, proprement poignante, une étoile filante traverse le ciel au-dessus des spectateurs, hasard du plus bel effet.

Dans le rôle-titre, la russe **Anna Shafaijinskaia** se tire avec les honneurs d'une écriture redoutable et, si le médium apparaît par instants moins assuré dans son soutien, l'aigu se projette avec insolence, véritable javelot sonore.

Mais le grand triomphateur de la soirée, celui qui valait à lui seul le déplacement, n'est autre que le Calaf titanesque

de **Rudy Park**, sans rival aujourd'hui. Dès qu'il ouvre la bouche, déployant son instrument large et tellurique, sans limites apparentes, on ne peut que penser aux grands ténors dramatiques de la moitié du XXe siècle, Franco Corelli en tête.



Sa compréhension du rôle est totale, et il se permet même de laisser apparaître les fêlures de l'homme sous l'épaisse cuirasse du guerrier.

Le sommet de la soirée est atteint avec un « Nessun dorma » d'anthologie, que nous sommes allés entendre depuis le promenoir, c'est-à-dire tout au fond du théâtre, assis sur l'herbe surplombant toutes les arènes. Que dire ? Sinon que la distance physique n'a plus aucune valeur, la voix immense du ténor coréen paraissant monter toute seule, plus sonore encore que depuis notre place au milieu des gradins. La montée dramatique de l'aria, aussi progressive que grandiose, donne le frisson, et l'aigu frappe haut et fort, solaire et triomphant, achevant de nous faire rendre les armes.

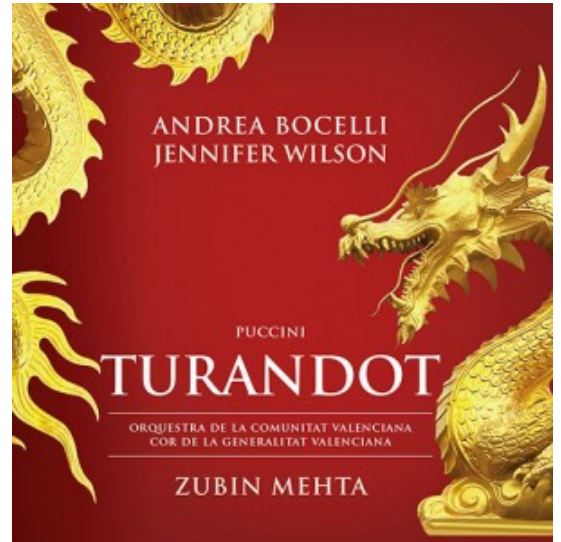
Excellents également, les chœurs et l'orchestre du festival, tous pleinement investis d'une même énergie, pour un très beau résultat musical.

Soutien sans faille pour cette superbe équipe, le chef canadien **Eric Hull** dompte avec succès l'acoustique, toujours périlleuse pour les instrumentistes, du plein air et sert Puccini avec les honneurs. Une grande soirée, de grandes voix, pour des Soirées Lyriques de Sanxay qui démontrent une fois de plus leur place parmi les grandes manifestations lyriques de l'été.

Compte rendu, festival. Sanxay. Théâtre gallo-romain, 10 août 2015. Giacomo Puccini : Turandot. Livret de Giuseppe Adami et Renato Simoni. Avec Turandot : Anna Shafajinskaia ; Calaf : Rudy Park ; Liù : Tatiana Lisnic ; Timur : Wojtek Smilek ; Ping : Armen Karapetyan ; Pang : Xin Wang ; Pong : Carlos Natale ; Altoum : Ronan Nédélec ; Un mandarin : Nika Guliashvili. Chœur des Soirées Lyriques de Sanxay ; Chef de chœur : Stefano Visconti. Orchestre des Soirées Lyriques de Sanxay. Eric Hull, direction musicale. Mise en scène : Agostino Taboga ; Scénographie et lumières : Andrea Tocchio et Maria Rossi Franchi ; Costumes : Shizuko Omachi ; Décors : Soirées Lyriques de Sanxay

CD, compte rendu. Puccini : Turandot (Bocelli, Wilson, Mehta, 2014)

Dans **Turandot** pour une fois, le titre de l'opéra indique clairement la prééminence du personnage féminin : si le premier acte la rend absente car il est conduit par le rappel des princes décapités et l'apparition sur scène du nouveau candidat aux épreuves : Calaf (cet étranger dont l'identité véritable sera au III le prétexte d'une chasse répressive des plus



terrifiante), la jeune femme concentre toute l'action aux actes II et III : de gardienne du temple refusant toute sexualité, la fille de l'empereur s'ouvre peu à peu à l'amour. .. de pétrifiée inhumaine, elle devient aimante et humaine : une métamorphose que seule peuvent dévoiler la psychanalyse et bien sûr, l'opéra. Dans cette production discographique qui fait suite aux représentations ibériques (Valencia, printemps 2014), la maîtrise du conteur Mehta s'impose immédiatement, nimbant toutes les scènes d'un souffle souvent prenant. Car le maestro n'en est pas à sa première Turandot, loin s'en faut..

***Zubin Mehta renouvelle avec panache et finesse sa vision de
Turandot***

Flamboyante Turandot flanquée de ses 3 ministres impétueux, nerveux, palpitants



Jennifer Wilson, soprano américaine née en 1966 en Virginie (Fairfax) affirme une langueur incandescente marquée par une blessure ancestrale, celle de la princesse qui la précédée, humiliée assassinée par un prince étranger, icône douloureuse à

laquelle Turandot s'est dédiée en une dévotion exclusive. La cantatrice affirme un tempérament vocal affirmé et sauvage, entre puissance et tempérament de feu dotée d'aigus perçants et soutenus que Zubin Mehta connaît bien pour l'avoir dirigée en Brünnhilde dans son Ring de 2010. Aux 3 énigmes posées la soprano apporte une constance enflammée habitée par l'ombre de son aînée martyrisée.

D'autant que malgré le déséquilibre de la partition, – laissée inachevée après la mort de Puccini (après la scène de torture de Liu au III), **Zubin Mehta** impose une baguette généreuse, souvent somptueusement narrative ciselant l'une des partitions les plus spectaculaires et modernes (harmonies et instrumentarium) de Puccini. Le chef sait exprimer avec un réel souffle les miroitements de ce conte oriental pour lequel le compositeur a façonné un imaginaire sonore captivant où les percussions sont souveraines (atmosphère létale du début du III comme un rêve qui s'étire et trouve sa résolution avec le fameux Nessun dorma du prince Calaf. ...).



Temps fort antérieur avec la scène des 3 énigmes, l'apparition des trois ministres, leur asujettissement au rituel épuisant de la cour impériale, aux préparatifs de la cérémonie des énigmes, leurs états d'âme portés par trois chanteurs très en verve et en

finesse (ce qui est rare) de surcroît excellemment enregistrés (avec le Pong tout en finesse grave de **German Olvera**, un baryton mexicain timbré au phrasé passionnant et qui fait l'honneur du centre de perfectionnement Plácido Domingo au Palau de les Arts Reina Sofia de Valencia : retenez ce nom, c'est l'une des révélations de la nouvelle Turandot). D'une constance juvénile à toute épreuve, le chant soutenu parfois dur du ténor vedette **Andrea Bocelli** soutient tous les

défis de sa partie. Mais à force d'être seulement vaillant en toute circonstance, le ténor manque de nuances et l'on se demande quand même comment à son contact, la princesse frigide s'infléchit au désir suscité par cet étranger un rien raide.

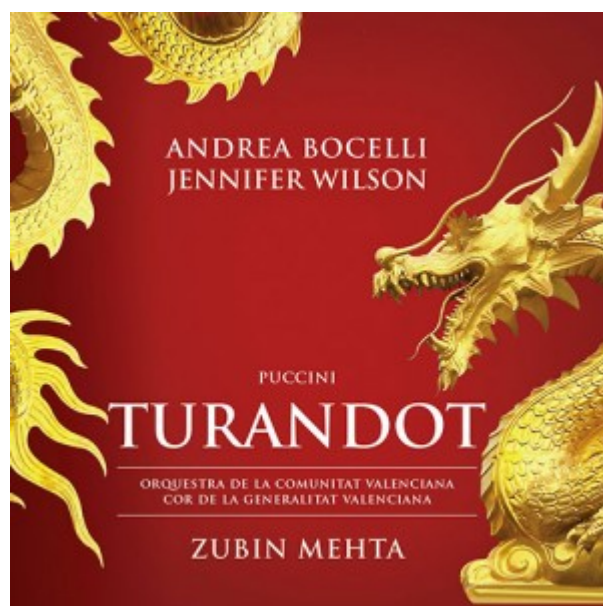
L'argument principal de cette nouvelle version demeure les chatolements sonores, le raffinement instrumental que parvient à obtenir Mehta et l'exceptionnelle incarnation des trois ministres impériaux Ping, Pang, Pong (**German Olvera, Valentino Buzzza, Pablo Garcia Lopez**) qui ici gagnent une réelle vérité dramatique, intensifiée par la prise de son très équilibrée) : à chacune de leur intervention, en accord avec un orchestre nerveux et sensuel, la réalisation rend honneur à l'une des partitions les plus enchanteresses du grand Giacomo. Que du bonheur.

Les nouvelles productions sont rares et cette Turandot fait honneur au prestige de la marque jaune. Orchestrale ment intéressante car Mehta exploite très judicieusement l'orchestre espagnol, vocalement honorable voire prenante la version est une belle surprise de cet été 2015. (Parution : 31 juillet 2015).

CD. Giacomo Puccini : Turandot. Andrea Bocelli, Jennifer Wilson, German Olvera, Valentino Buzzza, Pablo Garcia Lopez... Coro de la Generalitat Valenciana, Orquestra de la Comunitat Valenciana. Zubin Mehta, direction. 2 CDs 0289 478 82930.

CD, annonce. TURANDOT nouvelle avec le Calaf d'Andrea Bocelli (Decca, à paraître le 31 juillet 2015)

CD, annonce. TURANDOT nouvelle avec le Calaf d'Andrea Bocelli. Annoncé le 31 juillet 2015, un nouveau coffret Decca met à l'honneur le Calaf du ténor **Andrea Bocelli** (né en 1958) : voix franche, émission directe et musicalement assurée, le prince futur époux de la princesse frigide Turandot gagne ici après les Pavarotti, Carreras, Domingo, un ardent interprète soucieux d'exprimer la vaillance de celui qui au mépris des risques encourus, démêle les 3 énigmes énoncées par la fille de l'Empereur de Chine... Inspiré de Gozzi (Turandot, 1761), et enregistré dans la Valence ibérique, l'opéra de Puccini, laissé inachevé en 1924 par le compositeur italien, semble une énergie narrative intacte grâce à l'instinct électrique et fiévreux du chef requis pour conduire les troupes impressionnantes de la fresque orientale (**Zubin Mehta**, familier de la partition pour l'avoir entre autres dirigée à Pékin, à la Cité Interdite dans une production spectaculaire et féérique), d'autant que l'ouvrage à la fois féerie sentimentale et fresque grandiose, mêlant sentimental et terrifiant, nécessite un orchestre colossal et des chœurs au format hollywoodien. Face à Andrea Bocelli, la soprano américaine **Jennifer Wilson**, campe une femme déjà mûre mais vierge, aux aigus tranchants qui cependant sait infléchir sa



dureté primitive et répondre à l'amour pur d'un Calaf compatissant... a presque 60 ans, le ténor Bocelli démontre qu'il peut tout chanter avec un aplomb et une musicalité toujours prêts à en découdre. Prochaine critique développée dans le mag cd, dvd, livres de classiquenews.com

CD, annonce. Une nouvelle TURANDOT avec le Calaf d'Andrea Bocelli. Annoncé le 31 juillet 2015. 2 cd Decca.

**Opéra, compte rendu critique.
Toulouse, Capitole le 30 juin
2015. Giacomo Puccini
(1858-1924) : Turandot, Drame
lyrique en trois actes sur un
livret de Giuseppe Adami et
Renato Simoni d'après la
fable de Carlo Gozzi créé le
25 avril 1926 à Milan.
Nouvelle production en
coproduction avec le**

**Staatstheater Nürnberg et le
NI Opera (Belfast); Calixto
Bieito, mise en scène ;
Rebecca Ringst, décors ; Ingo
Krußler, costumes ; Sarah
Derendinger, vidéo ; Avec :
Elisabete Matos ,Turandot ;
Alfred Kim, Calaf ; Eri
Nakamura, Liù ; Luca Lombardo
, l'Empereur Altoum ; In Sung
Sim Timur ; Gezim Myshketa,
Ping ; Gregory Bonfatti, Pang
; Paul Kaufmann, Pong ; Dong-
Hwan Lee, Un Mandarin ;
Marion Carroué, Une Servante
; Argitxu Esain , Une
Servante ; Dongjin Ahn, Le
Prince de Perse ; Choeur et**

**Maîtrise du Capitole :
Alfonso Caiani, direction ;
Orchestre national du
Capitole ; direction
musicale, Stefan Solyom.**



Erare humanm est , sed persevare diabolicum (1). Quelle tristesse, quelle déception. La princesse Turandot, belle et cruelle, issue d'un conte irisé de couleurs, ravalée au fond d'un dépôt d'usine. Il en fallait de l'impudeur et de l'inculture pour mettre à mal ainsi l'ultime ouvrage de Puccini. ! On ne sait qui plaindre le plus les auteurs de la mise en scène sans poésie ni imagination ou les commanditaires irresponsables et dispendieux de l'argent public. Calixto Bieito est venu, il a sévi qu' il ne revienne jamais ni à

l'opéra, ni surtout à Toulouse avec un tel vide d'idées. La laideur absolue de la vue, sauf les lampions rouges, aura gâché la sublime partition de Puccini pour ceux qui n'ont pu regarder l'orchestre pour retrouver les couleurs et l'intensité musicale de la partition. Car heureusement l'orchestre a été merveilleux de précision, couleurs, nuances et phrasés. La direction de Stefan Solyom est souple, et développe avec efficacité l'éclat d'une partition fleuve à la riche orchestration. Le deuxième atout de cette production est le chœur et la maîtrise, parfaits de présence vocale et de délicatesse de nuances. Le patient travail d'Alfonso Caiani porte les chœurs au sommet de l'opéra italien. La distribution est interdite de jouer et de montrer la moindre émotion ou le moindre sentiment. La performance d'Alfred Kim en Calaf n'est que plus admirable. Voix belle, large et bien conduite mais impossible de déceler les capacités de l'acteur dans un tel marasme...

La Liu d'Eri Nakamura a une voix corsée au large vibrato encore maîtrisé, seule sa musicalité permet un peu d'émotion tant son jeu est bridé. Le minimum syndical pour la mort de Liu ! Il fallait imposer cela à une cantatrice trop docile.

Les autres acolytes, dont Ping, Pang, Pong, sont bons chanteurs mais tellement grotesques sur scène qu'ils ne peuvent rien offrir comme émotion même dans les évocations poétiques de la maison au bord du lac bleu... L'empereur Altoum, avec Luca Lombardo, est pour une fois une belle voix, avec l'autorité qui convient, mais sa mise en couches scénique signifie sa sénilité avec grossièreté...

Reste le cas d'Elisabete Matos. Déjà dans Isolde sa placidité nous avait déconcerté, accablée d'une mise en scène ridicule, en blonde façon femme politique sur fond bleu marine, le ridicule la happe sans cesse. Et la voix immense et sans vie semble sans âme. Une machine à faire du son plus qu'une musicienne ne saurait rendre la complexité du personnage, la mise en scène détruit jusqu'à la crédibilité de la cantatrice...

Pour une fois il y a eu mauvais choix et injure au compositeur dans une production Capitoline. Avec beaucoup trop de politesse aux saluts, le public a vivement hué les responsables du massacre. Autrefois ils auraient eu droit aux plumes et au goudron.

ERRARE HUMANUM EST ...

Oublions ce cauchemar de cartons, laideur et bêtise. C'est l'été, les festivals nous réconforteront et la rentrée ne peut être aussi moche, non, non , ce n'était qu'un très mauvais rêve...

SED PERSEVERARE DIABOLICUM ! Avis , avis aux décideurs.

(1) L'erreur est humaine si elle persévère, elle devient diabolique

Turandot de Puccini à La Scala de Milan

Milan, Scala. Puccini : Turandot.

Du 1er au 23 mai 2015.

Ninna Stemme, ailleurs et jusque là wagnérienne enivrée, chante le rôle le plus écrasant de Puccini, Turandot. La Scala sous la direction de Riccardo Chailly en présente la version complétée par Luciano Berio (restitution du Finale qui voit les retrouvailles de la princesse chinoise avec son prétendant). Mise en scène :



Nikolaus Lehnhoff. Avec Stefano La Colla / Aleksandrs Antonenko (Calaf), Maria Agresta (Liù)... De la légende de Gozzi, d'un orientalisme fantasmé, Puccini fait une partition où règne d'abord, souveraine par ses audaces tonales et harmoniques, la divine musique. Le raffinement dramatique et psychologique de l'orchestre déployé pour exprimer la grandeur tragique de la petite geisha Cio Cio San dans Madama Butterfly (1904) se prolonge ici dans un travail inouï de raffinement et de complexe scintillement. Puccini creuse le mystère et l'énigme, données clés de sa Turandot, princesse chinoise dont tout prétendant doit résoudre les 3 énigmes sans quoi il est illico décapité. Rempart destiné à préserver la virginité de la jeune fille, comme le mur de feu pour Brünnhilde, dans La Walkyrie de Wagner, la question des énigmes cache en vérité la peur viscérale de l'homme ; une interdiction traumatique qui remonte à son ancêtre, elle même enlevée, violée, assassinée par un prince étranger. C'est l'antithèse du Tristan und Isolde de Wagner (1865) et ses riches chromatismes irrésolus, exprimant le désir de fusion, qui à contrario de Turandot, princesse pétrifiée et frigide, ne cesse d'exprimer la langueur de l'extase amoureuse accomplie. Mêlant tragique sanguinaire et comique délirant, Puccini n'oublie pas de broser le portrait des 3 ministres de la Cour impériale, Ping, Pang, Pong (II) qui, personnel attaché aux rites des décapitations et des noces (dans le cas où le prince candidat

découvre chaque énigme de Turandot), sont lassés des exécutions en série, ont la nostalgie de leur campagne plus paisible.

L'orchestre océan de Turandot

Au III, alors que Turandot désespérée veut obtenir le nom du prétendant, Liù, l'esclave qui accompagne Timur, le roi déchu de Tartarie, résiste à la torture et se suicide devant la foule... Puccini glisse deux airs époustouflants de souffle et d'intensité poétique : l'hymne à l'aurore de Calaf en début d'acte, et la dernière prière à l'amour de Liù. Génie mélodiste, Puccini est aussi un formidable orchestrateur. Turandot et ses climats orchestraux somptueux et mystérieux se rapprochent de La ville morte de Korngold (1920) aux brumes symphoniques magistralement oniriques. Le genèse de Turandot est longue : commencée en 1921, reprise en 1922, puis presque achevée pour le III en 1923. Pour le final, le compositeur souhaitait une extase digne de Tristan, mais le texte ne lui fut adressé qu'en octobre 1924, au moment où les médecins diagnostiquèrent un cancer de la gorge. Puccini meurt à Bruxelles d'une crise cardiaque laissant inachevé ce duo tant espéré.

C'est Alfano sous la dictée de Toscanini qui écrira la fin de Turandot. En 1926, Toscanini crée l'opéra tout en indiquant où Puccini avait cessé de composer. En dépit de son continuum dramatique interrompu par le décès de l'auteur, l'ouvrage doit être saisi et estimé par la puissance de son architecture et le chant structurant de l'orchestre : vrai acteur protagoniste qui tisse et déroule, cultive et englobe un bain de sensations

diffuses mais enveloppantes. La musique orchestrale faite conscience et intelligence. En cela la modernité de Puccini est totale. Et l'œuvre qui en découle, dépasse indiscutablement le prétexte oriental qui l'a fait naître.

Toutes les infos, les réservations sur [le site du Teatro alla Scala de Milan](http://www.teatroallascala.org/en/season/opera-ballet/2014-2015/turandot.html)

<http://www.teatroallascala.org/en/season/opera-ballet/2014-2015/turandot.html>

Naples, Turandot au San Carlo

Naples, San Carlo. Puccini : Turandot. 21 mars>1er avril 2015. De la légende de Gozzi, d'un orientalisme fantasmé, Puccini fait une partition où règne d'abord, souveraine par ses audaces tonales et harmoniques, la divine musique. Le raffinement dramatique et psychologique de l'orchestre déployé pour exprimer la grandeur tragique de la petite geisha Cio Cio San dans *Madama Butterfly* (1904) se prolonge ici dans un travail inouï de raffinement et de complexe scintillement. Puccini creuse le mystère et l'énigme, données



clés de sa Turandot, princesse chinoise dont tout prétendant doit résoudre les 3 énigmes sans quoi il est illico décapité. Rempart destiné à préserver la virginité de la jeune fille, comme le mur de feu pour Brünnhilde, dans La Walkyrie de Wagner, la question des énigmes cache en vérité la peur viscérale de l'homme ; une interdiction traumatique qui remonte à son ancêtre, elle même enlevée, violée, assassinée par un prince étranger. C'est l'antithèse du Tristan und Isolde de Wagner (1865) et ses riches chromatismes irrésolus qui à contrario de Turandot ne cesse d'exprimer la langueur de l'extase amoureuse accomplie. Mêlant tragique sanguinaire et comique délirant, Puccini n'oublie pas de broser le portrait des 3 ministres de la Cour impériale, Ping, Pang, Pong (II) qui, personnel attaché aux rites des décapitations et des noces (dans le cas où le prince candidat découvre chaque énigme de Turandot), sont lassés des exécutions en série, ont la nostalgie de leur campagne plus paisible.

L'orchestre océan de Turandot



Au III, alors que Turandot désespérée veut obtenir le nom du prétendant, Liù, l'esclave qui accompagne Timur, le roi déchu de Tartarie, résiste à la torture et se suicide devant la foule... Puccini glisse deux airs époustouflant de souffle et d'intensité poétique : l'hymne à l'aurore de Calaf en début d'acte, et la

dernière prière à l'amour de Liù. Génie mélodiste, Puccini est aussi un formidable orchestrateur. Turandot et ses climats orchestraux somptueux et mystérieux se rapprochent de La ville morte de Korngold (1920) aux brumes symphoniques magistralement oniriques. Le genèse de Turandot est longue : commencée en 1921, reprise en 1922, puis presque achevée pour le III en 1923. Pour le final, le compositeur souhaitait une extase digne de Tristan, mais le texte ne lui fut adressé qu'en octobre 1924, au moment où les médecins diagnostiquèrent un cancer de la gorge. Puccini meurt à Bruxelles d'une crise cardiaque laissant inachevé ce duo tant espéré. C'est Alfano sous la dictée de Toscanini qui écrira la fin de Turandot. En 1926, Toscanini crée l'opéra tout en indiquant où Puccini avait cessé de composer. En dépit de son continuum dramatique interrompu par le décès de l'auteur, l'ouvrage doit être saisi et estimé par la puissance de son architecture et le chant structurant de l'orchestre : vrai acteur protagoniste qui tisse et déroule, cultive et englobe un bain de sensations diffuses mais enveloppante. La musique orchestrale faite conscience et intelligence. En cela la modernité de Puccini est totale. Et l'œuvre qui en découle, dépasse indiscutablement le prétexte oriental qui l'a fait naître.

Informations
Réservations

[Turandot de Puccini au San Carlo de Naples](#)
[les 21,22,26,27,28,29 mars, et 1er avril 2015.](#)
[Valchuha / Agostini](#)

[De Simone](#)

[Avec Lise Lindstrom / Elena Pankratova \(Turandot\), Marcello Giordani \(Calaf\), Riccardo Zanellato \(Timur\), Eleonora Buratto \(Liu\)...](#)

Compte-rendu : Nancy. Opéra National de Lorraine, le 4 octobre 2013. Giacomo Puccini : Turandot. Katrin Kapplusch, Rudy Park, Karah Son. Rani Calderon, direction musicale. Yannis Kokos, mise en scène.

L'Opéra National de Lorraine nous a habitués à l'excellence, et la maison nancéenne ne déroge pas à la règle pour son premier spectacle de la saison 2013-2014, **avec une Turandot de haut niveau.**



Un ouvrage dramatiquement fort, une distribution choisie avec soin et une mise en scène de toute beauté, les ingrédients sont là pour une soirée mémorable. Le dernier ouvrage de Puccini, celui où le compositeur a déversé son âme – au point que la mort l'emporte avant qu'il ait pu l'achever –, offre une grande fresque musicale, épique autant qu'amoureuse, rappelant bien souvent Tristan. L'orchestration, dense et riche, tonnant aussi bien qu'elle murmure, et multiplie les effets de masses auxquels succèdent bien des scènes d'une tendre intimité.

Une princesse de glace en rouge et noir

L'Opéra de Nancy a eu le nez fin en confiant la direction musicale au chef iranien Rani Calderon, qui sculpte littéralement la sonorité de l'Orchestre Symphonique et Lyrique, multiplie les plans sonores, fait varier à l'infini les atmosphères et exécute les rubati voulus par le compositeur. Quelques décalages sont parfois à noter, mais gageons que tout rentrera dans l'ordre durant les représentations suivantes. En outre, le chef aime les voix, et

cela se sent dans son geste, ménageant là un chanteur, portant ici au contraire un autre, lui offrant le socle instrumental nécessaire au déploiement de sa vocalité. Un vrai chef de théâtre, comme on aimerait en entendre plus souvent.

La mise en scène de Yannis Kokos sert l'œuvre par son dépouillement et son esthétisme, toute en rouge et noir, comme un grand tableau au sein duquel se fait durement sentir le poids de la fatalité et du destin façonnés par la terrible princesse. Seule concession au sourire, la virevoltante fantaisie tricéphale des Ministres, subtilement chorégraphiée, notamment dans leur superbe scène ouvrant le deuxième acte, où, enivrés par les vapeurs de la fumée, les trois hommes évoquent chacun la maison où les porte leur fantaisie. On n'oubliera pas de sitôt la place centrale occupée par le gong, qui celle le destin des prétendants, et qui se fait miroir, pour refléter la salle et ceux qui l'occupent.

Un très beau travail, sublimé par une direction d'acteurs sobre et précise, suivant de près la musique, et rehaussé par de magnifiques masques et costumes.

Grand succès également du côté des chanteurs. Dès les premières phrases du Mandarin, ici incarné in extremis par le ténor Florian Cafiero – alors que le rôle est d'ordinaire dévolu à un baryton, sinon une basse –, haut de place et bien chantant, on devine l'attention minutieuse apportée au choix des interprètes.

L'Empereur Altoum de John Pierce, au volume certes plus modeste, mérite également des éloges pour son émission claire et incisive, là où bien souvent on distribue des chanteurs à la voix fatiguée.

La basse hongroise Miklos Sebestyen incarne un Timur à l'humanité touchante, mais manquant parfois de profondeur dans le bas du registre, avec une voix un rien corsetée, se libérant étonnamment vers l'aigu.

Très belle réussite pour le trio épatant formé par Chang Han Lim, **François Piolino et Avi Klemberg**, respectivement Ping, Pang et Pong. Dotés de voix complémentaires et s'harmonisant parfaitement, les trois larrons composent des Ministres d'une

justesse parfaite, tant dans l'ironie que dans le rêve. Chacun apporte sa pâte vocale, chaude et ductile pour le premier, ample et riche pour le second, percutant et bien projeté pour le troisième, formant ainsi une palette de couleurs inépuisable. Leur chorégraphie, parfaitement exécutée par tous les trois, participe de cette gémellité entre eux, d'une efficacité redoutable.

Arrivée au dernier moment pour remplacer la titulaire prévue, **la jeune soprano coréenne Karah Son**, ancienne élève de l'Académie de la Scala de Milan avec Mirella Freni, remporte tous les suffrages dans le magnifique rôle de Liù, notamment grâce à des aigus piano de superbe facture. La nuance forte paraît un peu indurée en début de représentation, mais l'instrument s'assouplit au court de la soirée, pour culminer dans un suicide poignant et lumineux d'amour vrai, servi par une grande musicalité à fleur de peau.

Révélation de la soirée, **le Calaf ahurissant du coréen Rudy Park** laisse sans voix. A un large médium rappelant un baryton, le ténor associe un aigu puissant et solide, comme s'il parvenait à monter avec la totalité de sa voix, dans un seul moule vocal qu'il paraît tenir du grave à l'aigu. Ses appels clôturant le premier acte laissent le public pantois, ainsi que ses adresses à l'Empereur où, même tournant le dos à la salle, sa voix semble presque aussi sonore que de face ! Son duo avec Turandot lui permet de déployer un contre-ut impressionnant, pour culminer dans un « Nessun dorma » de grande école, superbement phrasé, attentif aux mots et conquérant d'ampleur vocale. Au rideau final, il est salué par une grande ovation de toute la salle, en lisse devant un tel phénomène vocal, défiant les règles habituelles de l'art du chant.

Face à lui, la Turandot de l'allemande Katrin Kapplusch tient vaillamment sa partie, davantage soprano lirico-spinto que grand soprano dramatique, et vient à bout de ce rôle difficile sans encombre, grâce à une excellente maîtrise technique et une gestion intelligente de ses moyens. La voix, de belle étoffe, homogène sur toute la tessiture, offre des graves

élégamment poitrinés et des aigus sonores, convaincante dans ses imprécations, ainsi qu'une véritable leçon de musique au dernier acte. L'humanisation de sa princesse de glace et son éveil à l'amour sont ainsi particulièrement sensibles, grâce à de magnifiques nuances, et lui permettent d'achever l'œuvre dans une grande émotion.

Les chœurs de l'Opéra-Théâtre de Metz et de l'Opéra National de Lorraine, nombreux et débordants d'enthousiasme, participent pour beaucoup à la réussite de cette soirée, masse sonore à la cruauté inflexible, et laissant tomber le rideau sur une apothéose enivrante de puissance et d'éclat. Conquis, les spectateurs n'ont pas ménagé leur plaisir devant tant de bonheurs musicaux, et ont bruyamment manifesté leur exaltation, remerciant ainsi Nancy pour une si belle ouverture de saison.

Nancy. Opéra National de Lorraine, 4 octobre 2013. Giacomo Puccini : Turandot. Livret de Giuseppe Adami et Renato Simoni. Avec Turandot : Katrin Kapplusch ; Calaf : Rudy Park ; Liù : Karah Son ; Timur : Miklos Sebestyen ; Ping : Chan Hang Lim ; Pang : François Piolino ; Pong : Avi Klemberg ; Altoum : John Pierce ; Un mandarin, le Jeune Prince de Perse : Florian Cafiero. Chœurs de l'Opéra National de Lorraine et de l'Opéra-Théâtre de Metz Métropole. Orchestre Symphonique et Lyrique de Nancy. Rani Calderon, direction musicale. Mise en scène, décors et costumes : Yannis Kokos ; Lumières : Patrice Trottier ; Dramaturgie : Anne Blancard ; Chorégraphie : Natalie Van Parys ; Perruques, maquillages, masques : Cécile Kretschmar.